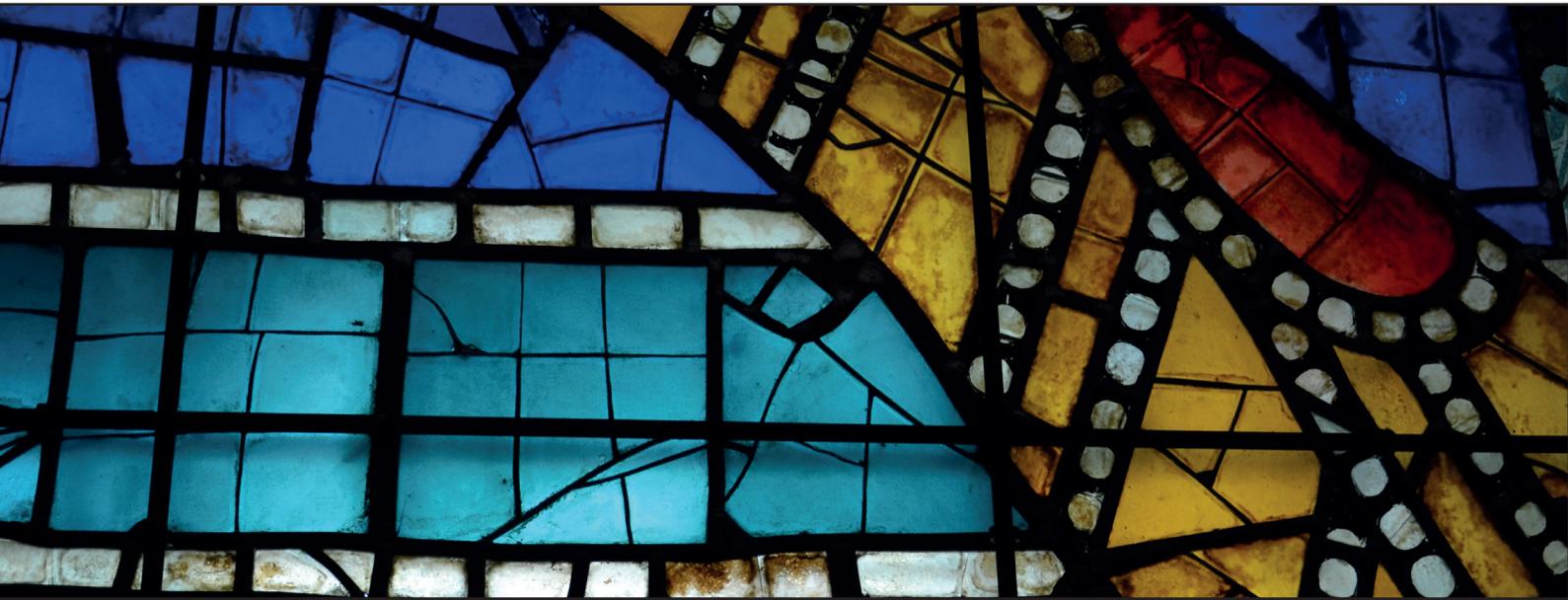


Se préparer à vivre le jubilé

« Pèlerins d'espérance »

nourris par la liturgie



Comprendre

Rites et symboles,
Claude DUCHESNAU

Un prêtre avait, parmi ses amis, un intellectuel marxiste avec lequel il avait fait de la résistance, dans les années 1943-1944. La femme de cet intellectuel meurt à la suite d'un long cancer. La date de l'enterrement est fixée, mais, évidemment, sans aucune cérémonie, même pas de fleurs ni de couronnes. À l'heure dite, les membres de la famille et les proches amis, dont ce prêtre en civil, se retrouvent à la porte du cimetière. Le mari est déjà près de la tombe, marchant nerveusement de long en large, en tenant ses mains derrière son dos. Il s'arrête soudain, fait volte-face, vient rejoindre famille et amis et leur dit ces simples mots : « On ne peut pas ne rien faire ! »

100 000 ans

Le mot de ce veuf a 100 000 ans. C'est, en effet, il y a 100 000 ans, d'après l'état actuel des connaissances anthropologiques, qu'apparaissent les premiers signes d'une manifestation du sacré chez l'homme. Il s'agit des rites de sépulture et du fait que des hommes de ce temps n'ont pas voulu laisser les cadavres à l'air libre.

« Je ne veux pas que N. soit enterré comme un chien », entend-on dire encore aujourd'hui. Cela signifie qu'il y a en tout être humain et pas seulement chez les croyants, un désir de ritualiser certains événements de la vie et, en tout premier, ce que l'anthropologue Van Gennep a appelé les grands « rites de passage » : le passage à la vie (fête à l'occasion d'une naissance), le passage à l'adolescence, le passage à l'âge adulte (le mariage), le passage de la vie à la mort (les funérailles et la sépulture).

Des jeunes parents qui viennent demander à l'Église le baptême de leur enfant ont en eux ce désir de célébrer cette naissance, d'une façon qui n'est exprimable que par des rites. Van der Leeuw, un autre anthropologue, a écrit : « Dans l'histoire des religions, Dieu est un tard venu ». Sur ces 100 000, Abraham n'a, en effet, que 3800 ans et Jésus, 2000 ! Nos jeunes parents n'ont peut-être pas une foi aussi ferme que l'Église le souhaite, mais ils ont en eux un désir de ritualiser qui a des dizaines de milliers d'années et qui est, par le fait, éminemment respectable. La pastorale ne doit pas l'oublier.

Réhabiliter le rite

Pour des raisons complexes, dont il est impossible ici de faire l'histoire, mais dont on peut mentionner quelques éléments de contexte, le rite a été déconsidéré, voire négligé, durant plusieurs dizaines d'années, par une part importante de prêtres et de laïcs de l'Église occidentale française, allemande et anglo-saxonne. On a même prôné un christianisme qui soit une « foi sans religion » !

Il est vrai qu'un excès de ritualisme rubrical dans la liturgie avait largement conduit à cette dévalorisation. Soit à cause d'une trop grande rigidité dans la mise en œuvre des rites qui finissait par rendre insupportable tout ce qui était réglé; soit par le fait que les fidèles en étaient quasi totalement exclus, se réfugiant alors dans des dévotions privées (tout aussi rituelles, mais d'un autre ritualisme). La plupart, fidèles et prêtres, ne pouvaient alors pas mesurer combien la participation aux rites de la messe (à la liturgie, en un mot) était capable de nourrir leur vie de baptisé. C'est contre cet état de fait que se leva le Mouvement liturgique, à la fin du siècle dernier, qui conduisit à la simplification des rites lors du dernier Concile.

« Cette restauration [de la liturgie] doit consister à organiser les textes et les rites de telle façon qu'ils expriment avec plus de clarté les réalités saintes qu'ils signifient, et que le peuple chrétien, autant qu'il est possible, puisse facilement les saisir et y participer par une célébration pleine, active et communautaire. » (Constitution sur la sainte liturgie n° 21.)

« Les rites manifesteront une noble simplicité, seront d'une brièveté remarquable et éviteront les répétitions inutiles ; ils seront adaptés à la capacité des fidèles et, en général, il n'y aura pas besoin de nombreuses explications pour les comprendre. » (CSL n° 34.)

Dans le même temps, entre les deux guerres mondiales, émergeait un très remarquable renouveau de l'activité missionnaire de l'Église, pas seulement en Afrique ou en Asie, mais dans les différents milieux de vie français déchristianisés (voir les mouvements d'action catholique, la Mission de France, les prêtres ouvriers, etc.). Ce développement très heureux de la mission, qui tentait de tenir compte de la nouvelle donne sociale, n'a sans doute pas pu être accompagné comme on le souhaitait alors par un développement missionnaire de la pratique liturgique. Cela a pu conduire bon nombre à opposer, de manière dommageable dans ses conséquences actuelles mais compréhensible à l'époque, le culte à la mission. Et, pour certains, la liturgie ne fut évidemment pas abandonnée, mais placée au second plan.

Le concile Vatican II, en demandant, après le pape Pie X¹, de restaurer la liturgie et de la débarrasser de tout ce qui l'encombrait, pour revenir à la simplicité des rites, n'a pas pour autant réussi à réhabiliter immédiatement le rite. Des prêtres en ont rejeté toute idée avec l'excès de ritualisme qu'ils avaient connu, dans le même mouvement que celui de mai 68, rejetant tout ordre établi trop marqué. D'autres, qui avaient heureusement privilégié la mission, la proximité des gens, et qui avaient négligé le culte, n'ont pas perçu le changement considérable apporté par la réforme conciliaire. Certes le rite de l'eucharistie est resté globalement le même, mais sa mise en œuvre est devenue tout autre parce que l'esprit a changé : il s'agit désormais de « participation pleine, consciente et active des fidèles » à la liturgie, « source et sommet de la vie chrétienne ». C'est-à-dire, d'une célébration directement « branchée » sur la vie des gens et capable de nourrir cette vie.

Les fêtes, les rites et les symboles rejoignent ce qu'il y a de plus profond dans l'être humain. Si l'on dit : « La liturgie, ce n'est pas la vie », c'est comme si l'on disait : « La vie d'une famille, c'est tous les jours, sauf le jour de Noël ou de la fête des mères ! », ce qui serait un comble.

On peut considérer, à juste titre, que la réforme liturgique du Concile fut très bien accueillie dans l'ensemble, mais avec deux réserves dont la seconde n'est pas forcément consciente.

1. Les liturgistes ont répondu aux demandes du Concile pour réviser les livres liturgiques en mettant l'accent sur les célébrations communautaires, sur la participation active, sur la simplicité des rites, etc. Cependant, ils n'ont peut-être pas mesuré combien « toucher aux rites », c'est « jouer avec le feu » ! Les changements assez considérables ont perturbé fidèles et prêtres. Ce qui a conduit certains, soit à une nostalgie d'un passé idéalisé, soit à une pratique liturgique débridée et déritualisée, dans laquelle le rapport avec le Tout-Autre n'est plus guère signifié.

¹ « Que cet édifice liturgique apparaisse de nouveau dans la splendeur de sa dignité et de son harmonie, une fois nettoyé des

enlaidissements dus à l'âge » (Motu proprio *Abhinc duos annos*, 1913)

2. La tendance fut majoritairement de s'occuper de la langue qui devenait le français, mais en négligeant les rites et, surtout, la façon de les accomplir ; et puisqu'ils étaient simplifiés, on pensait que ça ne posait pas de problème, que ça allait de soi. Or, il ne va pas du tout de soi que l'on puisse dire « le Seigneur soit avec vous », comme l'on disait « *Dominus vobiscum* » ! Il s'en est suivi - et nous y sommes encore -, ce que Jean-Yves Hameline appelle « un déficit cérémoniel ». Attention ! Le « cérémoniel » n'est pas le pompeux, ni le scrupuleux, ni le pontifiant. La Constitution sur la sainte liturgie de Vatican II, a eu, en son numéro 34, une heureuse formule : « Les rites manifesteront une noble simplicité. » La noblesse sans la simplicité, c'est le pontifiant ! Mais la simplicité sans la noblesse, c'est la platitude et la banalité. On a donc compensé la faiblesse du rite par l'inflation du discours. Mais expliquer que l'eau est le lieu de notre naissance à la vie de Dieu, en ne versant que trois gouttes d'eau sur le front d'un enfant, ne dira jamais que le baptême nous plonge dans la mort du Christ pour que nous ressortions ressuscités avec lui. On vérifie ici le célèbre adage :

**La liturgie fait ce qu'elle dit ;
elle ne dit pas ce qu'elle fait**

Or, le verbe grec *baptizeîn* signifie « plonger ». Il ne faut pas le dire ; il faut le faire. Le rite n'explique pas, il opère.

Il faut donc réhabiliter le rite, mais qu'est-ce que cet acte humain qui a, en nous, cent mille ans ?

Parce qu'il s'adresse à l'être humain tout entier (à son désir, à sa mémoire, à son corps, notamment à ses cinq sens) et non pas seulement à son intellect, le rite fonctionne beaucoup plus au niveau des « signifiants », c'est-à-dire de ce qu'il donne à voir, à entendre, à toucher, à sentir, à goûter, que des « idées ». Voilà pourquoi la première loi de la liturgie peut s'énoncer ainsi : « Ne dites pas ce que vous faites, mais faites ce que vous dites. » Les Écritures sont parole de Dieu ? Commencez donc, non pas par le dire, mais par le montrer : que le livre ait du « volume », qu'il soit beau, qu'on ne le prenne pas en main comme n'importe quel « bouquin » ! L'eucharistie est un partage ? Que le prêtre commence donc par le montrer : qu'il ne consomme pas à lui seul l'hostie qu'il vient de partager ! Le baptême est une plongée dans la mort avec le Christ ? Ne nous contentons donc pas de verser trois gouttes à peine visibles !

Louis-Marie CHAUVET, « Partie prenante », in *Revue des équipes enseignantes*, juin-juillet-août 1995.

Pour travailler le texte en équipe :

- ▶ **Après avoir lu le texte, qu'est-ce que je comprends de ce qu'est un rite ?**
- ▶ **Qu'est-ce que je retiens qui me permet de mieux comprendre la liturgie ?**
- ▶ **Si je fais partie d'une équipe liturgie, qu'est-ce que ce texte m'invite à ajuster dans ma façon de préparer une célébration ?**